

Un rapport individualisé à la ~~transgression~~

Repousser ses limites ou faire son chemin en se moquant des conventions: un journaliste, une éducatrice, un adepte de guérilla verte, un savant et une transgenre font part de leur expérience.

TEXTE | *Camille Guignet*



La version complète
de la revue est en vente
sur le site
www.revuehemispheres.com

**Robert Stitelmann,
22 ans,
adepte de *guerilla gardening***

«Nous voulons modifier le regard des gens sur leur ville»

Robert Stitelmann se livre depuis deux ans à une ~~transgression~~ de l'espace public. Créateur de l'association Guérilla jardinière, il organise tous les 1^{er} mai un rassemblement à Genève pour semer des graines de tournesols à travers la ville. Une idée directement importée des grandes capitales telles que New York ou Berlin, où le mouvement est bien implanté. «Nous voulons modifier le regard des gens sur l'espace urbain, notamment en démontrant aux citoyens qu'ils peuvent participer à l'embellissement de leur ville. Et que celle-ci n'est pas destinée à devenir un lieu stérile de pure consommation.» En accord avec ses valeurs, Robert Stitelmann vient de d'entamer des études à la Haute école du paysage, d'ingénierie et d'architecture de Genève – hepia pour devenir ingénieur en gestion de la nature. Passionné par la compréhension des écosystèmes et par les enjeux de la biodiversité, il peine encore à canaliser son énergie et à s'intégrer à la routine des cours. «J'ai trop d'idées, c'est souvent difficile de concilier toutes mes activités. De plus, j'ai vécu les sept premières années de ma vie au grand air, dans un village du Guatemala perdu au milieu des montagnes, avec trois livres et un vélo pour toute distraction. Je ne suis pas sûr de pouvoir passer toutes mes journées enfermé dans une salle de cours!»



La version complète
de la revue est en vente
sur le site
www.revuehemispheres.com

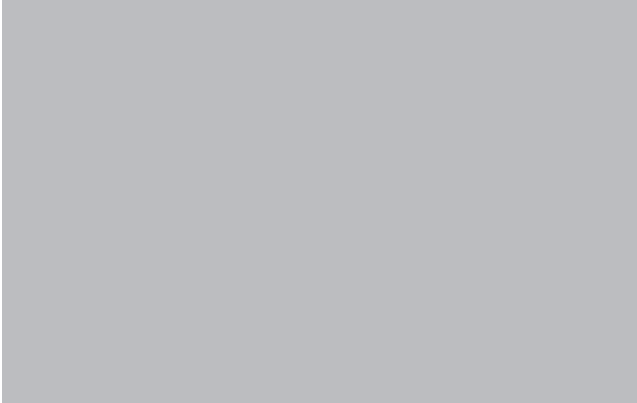
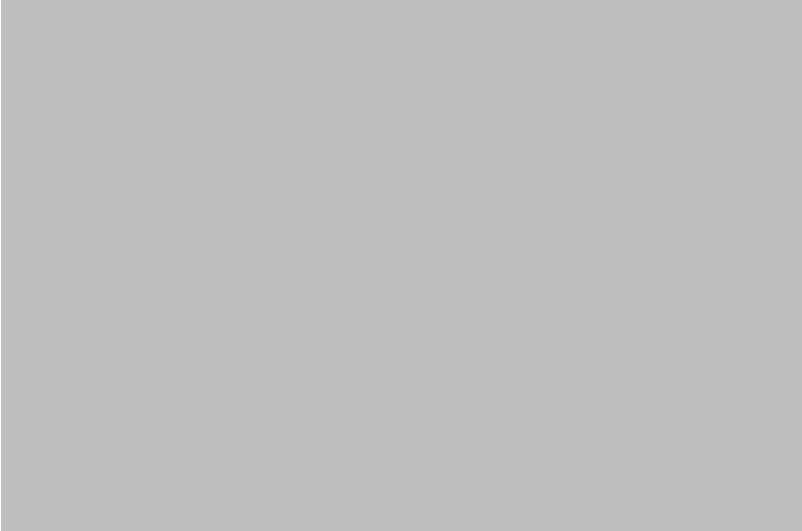
**Christa Muth,
64 ans,
transgenre
et professeure
de
management**

«J'ai fait mon chemin en me fichant des conventions»

«L'identité de genre est l'un des plus puissants moteurs de notre existence. Quand on ne se sent ni complètement homme, ni femme, mais qu'on se situe entre les deux et qu'on ne peut pas l'exprimer, la vie est infernale.» Professeure de management et consultante, Christa Muth est une femme transgenre. Née dans un corps masculin et issue d'un milieu plutôt conservateur, elle a vécu la majeure partie de son existence en cachant sa différence. «J'ai appris à vivre avec, même si j'en suis consciente depuis l'âge de 2 ans. Je pensais que le changement de genre ne s'accomplirait jamais.» Dans sa vie d'homme, Christa Muth se marie et devient père d'une

petite fille. Lorsque le déclic a lieu, elle a 57 ans. «J'étais clouée au lit à cause d'une grave maladie. J'ai senti que le moment était venu pour moi de faire le pas pour continuer à vivre.» Elle subit une opération. Sa transition l'oblige à renoncer à plusieurs aspects de son identité passée et à faire fi du qu'en-dira-t-on. Un passage difficile, qu'elle juge pourtant nécessaire: «J'ai toujours fait mon chemin en me fichant des conventions. Dans la vie, il faut parfois prendre des risques, quitte à ~~transgresser~~ les normes. Aujourd'hui, je me sens en accord avec ma véritable identité. J'en tire énormément d'énergie!» Christa Muth est professeure de management à la Haute Ecole d'Ingénierie et de Gestion du Canton de Vaud – HEIG-VD.

Dans le cadre de sa brillante carrière, elle s'est notamment intéressée au thème de l'innovation sociétale, convaincue que bon nombre de solutions pour résoudre des problèmes de société sont refusées à cause de mentalités conservatrices. Pleine d'énergie à l'heure de la retraite, la sexagénaire projette de s'établir à Rome pour devenir responsable d'un réseau international de consultants.



**Steffanie Perez,
36 ans,
éducatrice**

**«L'acte ~~transgressif~~ fait
partie du développement
de l'adolescent»**

Des comportements ~~transgressifs~~, Steffanie Perez en a observés d'innombrables. Elle a travaillé des années comme éducatrice spécialisée dans un foyer accueillant des jeunes connaissant des situations familiales difficiles. «La ~~transgression~~ fait partie du développement normal d'un adolescent. En tant qu'éducatrice, ces comportements me permettent de comprendre où le jeune se situe en termes d'estime de soi, de ressources ou encore de résistances. Lorsqu'il contourne intelligemment les règles, cela révèle par exemple une certaine capacité d'autonomie.» Habitée à gérer les situations difficiles, Steffanie Perez

pense avoir développé une présence apaisante pour les jeunes grâce à la pratique du full-contact. «J'ai commencé ce sport à l'âge de 14 ans. Il m'a aidée à canaliser mon énergie.» Par la suite, elle s'est hissée à un excellent niveau dans cette discipline et a remporté plusieurs titres, notamment celui de championne nationale en 1997. Cette passion, elle l'a partagée avec les jeunes avec qui elle travaille en leur proposant un atelier: «Cet art martial constitue un outil thérapeutique très efficace. Il permet non seulement d'extérioriser la violence, mais aussi de lui donner une direction et un langage.» Il y a quelques années, un accident de la route a obligé Steffanie Perez à renoncer à ses activités sportives et professionnelles. Heureuse d'en témoigner, elle garde de cette période de précieux enseignements, un cercle d'amis incomparable et un avis bien personnel sur la notion de ~~transgression~~.

**Herbert Keppner,
59 ans,
professeur et chercheur
en microtechnologies**

**«Pour avancer en science,
il faut faire preuve de liberté
d'esprit»**

Un savant fou mais sérieux: telle est l'image qu'Herbert Keppner donne à son entourage. Lorsqu'on l'interroge sur sa vision de la ~~transgression~~, le professeur à la Haute Ecole Arc Ingénierie à La Chaux-de-Fonds dans le domaine des microtechnologies confie la pratiquer au quotidien. «Ce qui est établi ne m'intéresse pas, j'aime prendre des risques et sortir du cadre. D'ailleurs, contrairement à ce que l'on croit, la science n'est pas une discipline stricte. Il faut faire preuve de liberté d'esprit pour avancer.» Selon Herbert Keppner, en recherche, les grandes découvertes ont déjà été faites. Il préfère donc s'intéresser aux problématiques peu explorées. Durant sa carrière, le scientifique s'est investi de façon éclectique dans une foule de projets, notamment dans le domaine médical. Actuellement, il planche sur l'élaboration de nouvelles cellules solaires photovoltaïques réalisées à base de pyrite, un minéral naturel absorbant particulièrement bien la lumière. Le professeur a obtenu son doctorat en physique à l'Université de Constance en 1987. Il a ensuite poursuivi ses recherches à l'Institut de microtechnique de l'Université de Neuchâtel avant d'être engagé, en 1998, comme professeur à la HES. Coauteur de plus d'une centaine de publications et de dix brevets, le professeur attribue sa réussite à sa bonne étoile. «Je dois 90% de mon succès à la chance. Le reste seulement à mes compétences. L'équilibre de l'équipe avec laquelle je travaille est aussi très important: pour compenser mon côté chaotique, j'ai besoin de m'entourer de personnes à l'esprit très structuré.»



La version complète
de la revue est en vente
sur le site
www.revuehemispheres.com

**Etienne
Dumont,
65 ans,
journaliste**

**«Je me considère comme
quelqu'un de conventionnel»**

Tatouages sur tout le corps, large piercing au labret, écarteurs dans les oreilles et implants en forme de cornes... C'est certain: Etienne Dumont détonne dans le paysage genevois. Aujourd'hui à la retraite, ce journaliste critique d'art est entré à la *Tribune de Genève* après des études de droit. Quand on l'interroge sur ses multiples transformations corporelles, l'homme répond de manière plutôt inattendue. «Je me considère comme quelqu'un de plutôt conventionnel. Je ne cherche pas à démontrer quoi que ce soit à travers mon corps, ni à remettre en question les normes esthétiques.» A l'en croire, ses parures seraient finalement davantage le

résultat d'un jeu engagé avec lui-même. «J'aime repousser mes propres limites. J'appréhende d'ailleurs le moment où je ne pourrai plus tatouer aucune parcelle de mon corps! Je devrai mettre fin à tout un mode de vie. Chaque chose faite est une chose que vous ne pourrez plus faire, c'est une perspective qui m'angoisse.» Si le tatouage représente pour lui un acte presque anodin, les limites se situent ailleurs. «Je suis parfaitement incapable de jeter de l'argent par les fenêtres. Cela va totalement à l'encontre de mon éducation! Ça serait pour moi un acte vraiment ~~transgressif~~ transgressif.» Selon lui, cette notion dépendrait étroitement du contexte socio-historique. «Ce qui dérangeait il y a trente ans ne choque plus.

Aujourd'hui, mettre une pièce de Molière en scène dans un camp de concentration n'a plus rien de ~~transgressif~~ transgressif. Le faire sur une scène à l'italienne et dans des costumes du XVII^e siècle, en revanche, le serait complètement.»